

La Leçon de Stalingrad

in : France – U.R.S.S., no. 115, April 1955, S. 4-5

Il est plutôt rare que l'on se réunisse pour commémorer une victoire remportée à l'étranger par des étrangers, sur des étrangers¹. Mais ce que Stalingrad présente d'exceptionnel, c'est que cette bataille lointaine fait étroitement partie de notre histoire, au même titre que la Marne ou Verdun. Nous le savions tous, pendant l'occupation, quand nous écoutions chaque jour à la B.B.C. les nouvelles du siège et de l'extraordinaire retournement qui l'a suivi. Nous savions que le sort de la France était un peu là-bas et nous placions notre espoir dans les soldats russes comme nous l'aurions placé dans nos propres soldats. Le monde entier était aux écoutes, le monde entier savait que l'U.R.S.S. se battait pour son propre salut et pour celui du monde. Et lorsque la radio annonça la victoire soviétique, le monde entier comprit que les Nazis avaient perdu la guerre. Nous savons ce que nous devons aux troupes anglo-américaines, mais la Libération ne saurait nous faire oublier que notre destin ne s'est joué ni en Normandie, ni en Belgique, mais en U.R.S.S., au bord de la Volga. C'est Stalingrad qui a rendu possible le débarquement de Normandie, je dirai même qui l'a rendu nécessaire. Si les Anglais et les Américains souhaitaient participer à la victoire finale, ils étaient, bon gré mal gré, obligés de participer à l'attaque. Aussi ce que les demandes répétées du commandement russe n'avaient pu obtenir aux heures sombres, l'ouverture d'un second front, on le décida en hâte après Stalingrad. Ce n'est pas la première fois qu'on vole au secours de la victoire.

Des millions de femmes et d'hommes français se souviennent de Stalingrad, mais certains hommes politiques que nous avons, jugent plus commode de l'oublier. C'est ce que l'on nomme d'habitude, le réalisme politique. Je crois que ce réalisme-là se trompe. En 1941, le réalisme des collaborateurs avait suffisamment oublié les forces morales de la Résistance. Les nouveaux réalistes qui veulent dresser l'opinion publique contre l'U.R.S.S. ne tiennent pas compte de nos souvenirs. Ils pensent, comme Pétain, que les Français ont la mémoire courte. Ils se trompent : pendant des siècles, nos paysans ont gardé le souvenir de la guerre de Cent Ans et de l'occupation anglaise. Nous n'oublierons pas de si tôt l'occupation allemande et la victoire russe qui en a marqué la fin. Stalingrad est, et restera bien longtemps, la meilleure réponse à la propagande antisoviétique.

Car, nous en avons tiré tous, deux leçons principales.

La première, c'est qu'il serait dangereux et mensonger d'établir une différence entre le peuple russe et ses dirigeants. Ce fut la faute de Hitler : il parlait de croisade antibolchevique, il voulait, prétendait-il, délivrer les populations russes opprimées. Il pensait sincèrement, semble-t-il, que le régime était impopulaire et s'effondrerait au premier choc —quinze jours après les premiers revers soviétiques, Déat s'écriait dans l'*Œuvre* : « Le colosse aux pieds d'argile s'est effondré. » Les occasions de rire n'étaient pas fréquentes à l'époque. Mais ce jour-là, nous avons ri franchement. Et je me rappelle un soir de juillet 1941, où je me promenais dans la nuit noire à travers Paris et où j'entendais des groupes invisibles chanter au loin, l'*Internationale*. Cela semblait naître de partout; c'était notre premier chant d'espoir depuis juin 1939. Vint la première avance allemande, puis la seconde. Mais les gros titres de nos journaux ne nous convainquaient pas. Tout au contraire, nous étions rassurés par l'ordre et la discipline admirable de la retraite soviétique, par l'héroïsme des partisans qui surgissaient sur les arrières de l'armée allemande. Il est relativement facile de se montrer courageux lorsque l'on fait partie d'une armée victorieuse et qui avance. Mais la chose la plus difficile du monde, c'est de faire confiance aux chefs quand les nouvelles ne sont pas bonnes, de leur faire confiance jusqu'à l'héroïsme et de se faire tuer sur place quand l'ennemi vous crie déjà que vous avez perdu. Les Allemands étaient si frappés du courage russe que l'on a pu lire dans leurs journaux : « Le soldat russe est un automate, un robot, il se fait tuer sans savoir pourquoi. » Mais nous avons compris, nous, qu'il n'existe pas d'homme qui soit un robot ni un automate, que la mort est difficile pour tous et que l'on ne se fait jamais tuer sans savoir pourquoi. Lorsqu'un soldat accepte de mourir pour retarder de quelques heures l'avance de l'ennemi, c'est que sa confiance dans la vie est plus forte que sa peur dans la mort. C'est qu'il croit à la victoire coûte que coûte et qu'il veut la victoire pour ses proches, pour sa famille, pour les autres. C'est qu'il a *quelque chose* à défendre. Les combattants de Stalingrad

¹ Texte d'une allocution prononcée le 20 février 1955, salle Pleyel, au cours d'une soirée commémorative organisée par « France-U.R.S.S. »

luttaient pour le présent et pour l'avenir de l'Union soviétique. On a prétendu qu'ils se battaient par simple patriotisme. Et, certes, cela n'est pas faux : mais la patrie n'est ni un climat, ni une terre, ni même une langue. C'est une entreprise collective, une lutte contre le passé, une construction patiente de l'avenir. Ces hommes acceptaient de tomber pour la Russie. Mais ce n'était pas à la Russie des tsars qu'ils donnaient leur vie, ni à la Russie éternelle. C'était à *leur* Russie, à la Russie socialiste qui les avait délivrés de l'oppression et qui construisait l'avenir de leurs fils. Et lorsque, à Stalingrad, civils et militaires se sont battus maison par maison contre un adversaire supérieur en nombre, il nous a semblé qu'ils nous envoyaient un message que nous n'oublierons plus ; et nous croyons les entendre dire :

« Rappelez-vous que notre peuple ne fait qu'un avec ses dirigeants et son régime. Et s'il arrive un jour qu'on veuille vous entraîner malgré vous dans une nouvelle « croisade antibolchevique », dites-vous bien qu'il n'est pas question de nous libérer. Car un peuple libre et qui se bat comme nous l'avons fait, l'étranger ne peut le délivrer de rien, ni de personne : il peut tout juste l'opprimer s'il se laisse faire. C'est, à nous opprimer tous que visent les bellicistes de l'Occident, ils veulent détruire ce que nous avons édifié tous ensemble. C'est notre peuple tout entier qu'ils feront saigner, qu'ils tenteront d'anéantir; c'est notre peuple tout entier qui se battra contre eux jusqu'à la victoire. »

Nous avons compris, nous savons que la guerre libératrice que prêchent certains gens est en réalité une guerre d'oppression et qu'il ne s'agit pas, dans leur esprit, de détruire un régime, mais d'assassiner un peuple. Car le peuple a fait son régime et il en est inséparable. Nous savons que la « croisade » menacerait dans leurs convictions les plus chères, dans leurs plus profondes raisons de vivre, deux cents millions de travailleurs. Et nous savons qu'elle se terminerait nécessairement par la victoire de ces travailleurs : simplement parce que leurs convictions — ils l'ont prouvé — sont plus fortes que celles de leurs ennemis. C'est pourquoi le peuple français refuse une politique absurde qui finirait par l'amener à attaquer *sans raison* un peuple qui, lui, a toutes les raisons de se défendre.

La deuxième leçon que nous devons tirer, dès 1943, de Stalingrad, c'est que — mises à part toute reconnaissance et toute considération sociale — l'intérêt politique de la France est de se rapprocher de l'U.R.S.S. Il existe des constantes géographiques ou, comme on dit aujourd'hui, géopolitiques. L'alliance de la France et de la Russie, menacées toutes deux par le même empire insatisfait et belliqueux, est une de ces invariables nécessités. Elle n'est exclusive d'aucun autre pacte de non-agression, mais c'est elle et elle seule qui peut, maintenir l'équilibre européen. La bataille de Stalingrad, qui nous a sauvés, en administrait la preuve avec une telle évidence, que tous les Français, à l'époque, ont trouvé que le traité franco-soviétique en était la conclusion logique; de même que l'agression allemande de 1939 était la conclusion logique de Munich et de l'isolement où nous avons laissé l'U.R.S.S. A l'occasion de ce nouvel anniversaire de Stalingrad, il faut dévoiler l'absurdité de ceux de nos dirigeants qui commettent la faute impardonnable de méconnaître les nécessités les plus élémentaires, de renverser les alliances et d'armer les Allemands², nos ennemis séculaires, contre les Russes, nos alliés de 1914 et de 1940.

En face d'un peuple qui a donné son sang pour sauver son avenir, le nôtre et celui de l'Univers, qui a prouvé par ses sacrifices qu'il entendait *faire* l'histoire et non la subir, en face d'un peuple qui, depuis un demi-siècle, chaque fois que l'Allemagne menaçait la paix, s'est toujours trouvé à nos côtés, une seule attitude est possible : la gratitude et l'amitié.

² A.B.: Sartre bezieht sich hier auf die Diskussion um die Wiederbewaffnung der Bundesrepublik Deutschland. Die Wiederbewaffnung der Bundesrepublik im Rahmen der Europäischen Verteidigungsgemeinschaft (1952 gegr.) scheiterte 1954 am französischen Parlament (Allianz von Linken und Gaullisten). Stattdessen wurde 1954 die NATO gegründet, deren Mitglied die Bundesrepublik 1955 wurde, was gleichzeitig die Gründung der Bundeswehr bedeutete.